

Mais pourquoi donc le Pape a-t-il mauvaise presse ?

Il n'y a pas si longtemps, Bernard Lecomte, ancien journaliste à *La Croix* et à *L'Express*, faisait paraître aux éditions Desclée de Brouwer un petit livre d'entretiens intitulé *Pourquoi le Pape a mauvaise presse*. Il entendait revenir ainsi sur les fameuses « polémiques » dont Benoît XVI a été l'objet, ou, plus précisément, la cible, et tout particulièrement sur celles du début de l'année 2009 ; il s'efforçait d'en exposer les raisons et les ressorts. Sa thèse est assez simple : cette « mauvaise presse » du Souverain Pontife est le fait d'une part de la profonde inculture religieuse des journalistes français, inculture dont il donne de bons exemples et qui semble difficilement contestable ; d'autre part d'un défaut de communication de Rome en général et du Saint-Père en particulier. Notre journaliste pouvait ainsi répondre à *Famille chrétienne* :

Mais cette évolution [des médias] – extrêmement agaçante pour les hommes d'Église et pour les catholiques en général, qui ne retrouvent pas leur Église dans les médias – n'exonère pas les erreurs de communication du Vatican qui, en effet, n'a pas toujours fait l'effort de s'adapter¹.

C'est sur ce point que cette thèse paraît contestable. Que le Vatican ait pu commettre, sur le plan de la communication, quelques erreurs ici ou là, on ne peut bien évidemment l'exclure a priori, ni le Pape, ni les cardinaux ne bénéficiant d'une infailibilité spéciale en matière de communication. Mais les faiblesses du raisonnement de Bernard Lecomte sont assez manifestes : en effet, si l'inculture religieuse des journalistes, qu'il dénonce à juste titre, est tout sauf une vue de l'esprit, il a probablement tort de regarder l'hostilité qui en résulte comme une nouveauté, comme si Jean-Paul II, qui vivait à une époque où la France disposait encore d'un certain nombre de journalistes religieux, n'avait jamais été victime de polémiques médiatiques. L'auteur semble même se donner tort lui-même, puisque, pour déplorer l'évolution réelle ou supposée des médias français, il évoque, dans le même entretien, le retrait progressif (et en fait tout relatif) d'informateurs supposés compétents :

Excepté la presse confessionnelle, la dernière génération de journalistes religieux est celle qui a accompagné le concile Vatican II. Je pense à Robert Serrou, Alain de Penanster, **Jacques Duquesne** ou encore **Henri Tincq**.

On ne peut qu'être surpris de voir le retrait de journalistes comme Jacques Duquesne ou Henri Tincq décrit comme une grave régression de l'information religieuse, et surtout comme une raison nouvelle d'hostilité générale au Pape : en effet, dès lors qu'on parcourt, même de fort loin, leur prose, on s'aperçoit assez rapidement que ces deux journalistes, le premier s'étant illustré par sa flagrante hétérodoxie à l'occasion de la publication de tel ouvrage sur la sainte Vierge, le second par une hostilité qu'on peut dire systématique à l'encontre de l'actuel Pape et de son bienheureux prédécesseur, étaient bien loin de permettre une information équilibrée ; on peut même dire qu'ils contribuent encore à la fausser, si l'on songe au dernier petit livre qu'a fait paraître Henri Tincq sous le titre inquiétant *Le retour des intégristes* ; livre qui fait désormais autorité, y compris chez certains catholiques, quoiqu'il

¹ http://www.famillechretienne.fr/agir/vie-de-l-eglise/bernard-lecomte-les-journalistes-francais-sont-incapables-de-distinguer-un-lutherien-dun-anglican-un-synode-dun-conclave_t11_s73_d55070.html

témoigne d'une certaine ignorance des faits et d'une volonté militante évidente. Dès lors, les efforts de Bernard Lecomte pour nier la responsabilité de quelques personnes bien informées paraissent quelque peu dérisoires.

Ils le semblent plus encore si l'on lit l'entretien² que le même journaliste accordait il y a peu au *Point*, à l'occasion de la béatification de Jean-Paul II. En effet, voici la curieuse réponse qu'il faisait à Jérôme Cordelier :

Après Jean-Paul II, Benoît XVI restera comme un pape de transition, destiné à faire passer l'Église d'un siècle à l'autre. Mais **attention à ne pas trop idéaliser Karol Wojtyła ! L'homme fut un si grand communicant que l'on a tendance à en faire une icône. Or il ne faut pas oublier que son pontificat a été marqué aussi par des manques (il a très peu promu de femmes au sein de l'institution), des crises, des affaires (comme celle du carmel d'Auschwitz).**

Devant l'insistance du journaliste sur le « décalage entre la parole et l'image », Bernard Lecomte renchérit :

En clair, ce fut un pape beaucoup plus conservateur qu'il pouvait y paraître... Il fut très progressiste en matière politique, économique et sociale, par ses gestes, ses encycliques, ses actions. Mais en même temps, il fut incontestablement conservateur sur le plan de la morale sexuelle et familiale. **Il n'a pas permis une évolution du discours de l'Église sur le mariage, la contraception, l'avortement...**

« En clair », songera inévitablement le lecteur, Jean-Paul II aurait dû autoriser la contraception et l'avortement, le mariage des prêtres, le sacerdoce des femmes. Surprenantes conclusions, tirées du discours d'un journaliste qui prétend défendre le Saint-Père. Mais au-delà de ces conclusions elles-mêmes, ce qui frappe, à la lecture de tels propos, c'est le ralliement de ce journaliste pourtant spécialisé dans les questions religieuses à un vocabulaire mondain et politique : le Bienheureux Jean-Paul II a été « très progressiste » en telles matières, « incontestablement conservateur » sur tels points.

Quand on sait que le terme de progressisme chrétien, au sens strict, a longtemps désigné la tendance de certains catholiques à préconiser l'alliance avec le parti communiste, on se demande ce que peut bien signifier cette qualification comme « très progressiste » du Pape polonais.

Certes, dira-t-on, mais Bernard Lecomte espère avant tout être compris de ses lecteurs, c'est pourquoi il n'utilise pas les mots dans leur sens exact et historique. Peut-être, et c'est sans doute son intention, mais quel en est le résultat ? Que comprendront effectivement les lecteurs ? Que l'évolution actuelle de nos sociétés manifeste un « progrès » et qu'il convient que le Pape s'y plie ; en effet, s'il ne faut pas « idéaliser » Jean-Paul II, c'est parce qu'il fut « beaucoup plus conservateur qu'il n'y pouvait paraître ». Nulle part il n'est suggéré que ces positions « conservatrices » soient simplement les meilleures, les plus justes, les seules moralement licites.

Plus grave encore, **en lisant et en relisant un tel entretien, c'est en vain qu'on cherchera, dans ces propos, des considérations proprement religieuses.** Si Jean-Paul II a eu un rôle bénéfique, c'est avant tout en matière politique et sociale, et dans le domaine du dialogue interreligieux. Bernard Lecomte mentionne certes les JMJ. Mais que dit-il de la dévotion mariale de ce Pape, des heures qu'il a passées devant le Saint-Sacrement, de son enseignement proprement dit ? Rien. Et ce n'est

² http://www.lepoint.fr/societe/jean-paul-ii-le-pape-qui-a-redonne-confiance-aux-catholiques-27-04-2011-1323583_23.php

certainement pas un hasard si ce qui n'est rien d'autre que la défense du sacerdoce catholique devient dans sa bouche un manque de promotion des femmes dans l'institution, pour reprendre ses propres termes. Là où l'on se trouve face à un enjeu surnaturel, au sacerdoce de Jésus-Christ lui-même, il n'est plus question que de « promouvoir » des personnes dans « l'institution » ; que cette institution soit divine et voulue par le Christ, voilà qui semble n'avoir plus aucune importance.

En somme, ce qui sous-tend un tel discours, c'est un naturalisme massif, un rejet du surnaturel. On aurait pu s'attendre à ce que Bernard Lecomte parle des vertus de Jean-Paul II, de sa piété, de sa fermeté dans la foi. Il n'en est rien³.

Certes, un léger doute semble le saisir un instant :

Mais un pape peut-il être autre chose qu'un conservateur ? Il n'est pas un homme politique ; il est là pour transmettre une tradition bimillénaire.

Bernard Lecomte a raison de noter que le Pape n'est pas un homme politique ; mais on se demande alors pourquoi il ne parle de lui qu'en termes politiques. Et on est pour le moins surpris de voir la Tradition de l'Eglise catholique se réduire à « une tradition bimillénaire » comme il y en aurait d'autres : comme si elle était une contrainte et non plus tout simplement porteuse de l'unique vérité révélée par le Christ.

C'est en effet cette question de la vérité qui n'apparaît jamais dans cet entretien. Jean-Paul II n'est plus avant tout un chrétien et un prêtre de Jésus-Christ ; il n'est plus le Successeur de Pierre, désigné pour paître les brebis du Seigneur en vue du salut. C'est une grande personnalité, un chef charismatique, un orateur doué d'un certain talent, et qui a joué un certain rôle temporel globalement positif. Qu'il ait avant tout eu pour but de prêcher la vérité, de répandre l'Évangile, de faire aimer le Christ tel qu'il est en vérité, voilà qui n'apparaît jamais dans cet entretien, dont Jésus est sans doute le grand absent, dans la lettre comme dans l'esprit.

Peut-être les propos de Bernard Lecomte ont-ils été coupés ; peut-être ont-ils été recueillis à la hâte, voire déformés jusqu'à les rendre méconnaissables. Quant à son intention profonde, il est impossible de la connaître. Il n'en reste pas moins que l'entretien, tel qu'il est, demeure dans une perspective strictement naturaliste, dans laquelle on ne peut finalement que donner tort au Successeur de Pierre.

Pourquoi le Pape a-t-il mauvaise presse ? Peut-être également parce que certains de ses défenseurs supposés ne raisonnaient pas autrement s'ils étaient ses adversaires.

François H.
2 juin 2011

³ On pourrait objecter que Bernard Lecomte est aussi interrogé sur l'« impact spirituel » de Jean-Paul II. Mais si l'on regarde bien, la réponse demeure fort vague et laisse entièrement de côté la piété de ce Pape comme le contenu doctrinal de son enseignement.